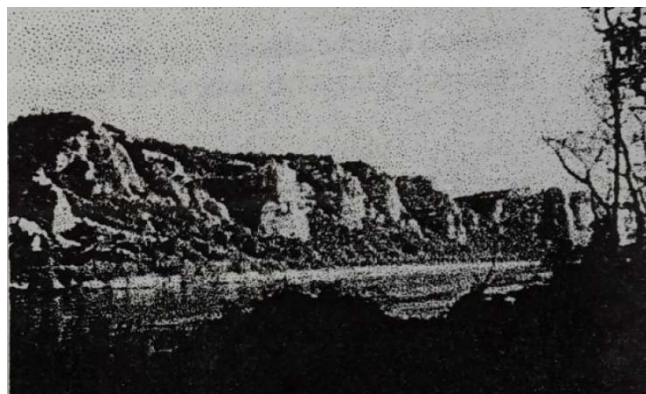


LES TROIS DONZELLES

En amont du pont suspendu, sur la rive gauche du Rhône, se trouve un étroit ravin à l'extrême nord de la commune de Donzère. Sur le flanc de ce ravin se dressaient, jadis, trois aiguilles rocheuses appelées *les trois donzelles*. L'une de ses aiguilles fut abattue lors des travaux de construction de la voie ferrée. Ne croyez pas que le nom Donzère soit lié d'une quelconque façon au mot donzelle, mot qui signifie demoiselle. Voici un extrait du poème du Rhône de F. Mistral dans lequel il évoque ce lieu :

*Rapide, la remorque vient d'entrer dans la
cluse étroite et redoutable de Donzère.
Au passage, farouches, de côté, les épient Les
trois donzelles transformées en rochers. Elles
attendaient là, toutes les trois debout, leurs
chevaliers partis pour Terre Sainte en
regardant venir le long de l'eau la longueur
de l'attente est si mauvaise!
elles finirent par s'y pétrifier .*



Il existe trois légendes attachées à ces trois pierres, D'abord la moins connue qui nous a été transmise par Jules Ferrand, historien donzérois (1813-1891)

Dans un temps déjà très lointain, le jeune et charmant prince de Donzère se mit à la recherche d'une épouse. Sur la rive droite du Rhône habitait une jeune princesse nommée Maria, brune, œil noir, mine fière. Elle plut au prince et il présenta sa demande dont elle ne fit point cas. Déçu, il s'en alla à la cour d'une île voisine dont la fille Argentaria, blonde comme Vénus dans sa conque marine lui parut fort agréable à regarder. Mais Argentaria ne voulut rien entendre et le prince revint bien triste en son château. C'est alors qu'il apprit que le vieux Rhodanus, roi du Rhône et dont le palais se cachait sous les flots du grand fleuve, avait une fille Rhodania dont on vantait la beauté. Grâce à la fée Urgèle, marraine du jeune prince, les flots s'ouvrirent devant lui et il parvint au palais, rencontra la belle et en tomba amoureux. Hélas ! Il s'en retourna comme il était venu, toujours plein d'amour mais sans dame. Alors la fée Urgèle organisa une somptueuse fête où furent conviés tous les dieux de l'Olympe, toutes les fées, tous les seigneurs et les dames des alentours parmi lesquels se trouvaient les trois princesses. Au cours de la soirée elles se laissèrent griser par les louanges, oublièrent la réalité, n'accordèrent aucun regard au prince de Donzère qui tristement les regardait de loin. Aux douze coups de minuit, la musique cessa et la fée, afin de venger son filleul, transforma les trois jeunes orgueilleuses en trois pierres blanches, debout au bord du fleuve.

Nous vous proposons maintenant l'histoire la plus touchante, la plus répandue aussi, celle qui se transmet de génération en génération et que nous a laissée André Jullien (1888-1955) dans la revue: le brûleur de loups. Sous le règne de Louis XI, le seigneur de Donzère, le baron de La Garde et le Sire de Châteauneuf laissèrent, chacun en leur château, une jeune femme et partirent pour la croisade en promettant : " la guerre sera courte, nous serons bientôt revenus." Les guerriers partis, elles pleurèrent de brûlantes larmes. Leur chagrin les rapprochèrent, elles se virent souvent, tantôt à Donzère, tantôt à La Garde, tantôt à Châteauneuf pour parler des absents et prier pour eux. Les mois, les années passèrent ; les trois chevaliers ne revenaient pas et d'eux n'était parvenu aucun message. Une rumeur soudaine courut dans la vallée : des seigneurs revenant de Palestine avaient débarqué à Marseille et remontaient le Rhône. Bientôt une barque fut signalée. Ces dames accoururent au fleuve. La barque fit halte pour faire reposer les chevaux qui la halaient, mais ses soldats lorrains ne purent donner aucune nouvelle des seigneurs dauphinois qu'ils ne connaissaient pas. D'autres barques passèrent, et d'autres encore. Puis les passages s'espacèrent et cessèrent bientôt. Hélas ! les trois chevaliers n'étaient pas revenus morts en Terre Sainte, ils ne devaient jamais revenir. Voulant espérer toujours, pendant des mois, pendant des années, les trois épouses désolées vinrent vainement attendre un improbable retour. Un jour, alors qu'elles rentraient au château, elles rencontrèrent un grand vieillard à barbe blanche qui, levant la main, les fixa pour toujours au sol où elles devinrent trois roches blanches debout sur le chemin.

Voici, à présent, la troisième légende qui est une variante de la précédente. Elle se situe à la même époque.

C'étaient trois jeunes filles : **Hugueline** de Rac, fille d'un rentier, **Guillemette** des Joannins, fille d'un bûcheron et **Nicolasse** de Javelin dont le père gardait les garennes de Monseigneur le baron de Roussas: toutes trois se retrouvaient au haut de la courbe rocheuse dans l'attente du retour de croisade de leurs bien-aimés. Chacune en vantait les charmes :

« Le mien, disait Nicolasse, est beau et vaillant et si le ciel est juste, sa place serait dans les salles dorées d'un castel.

- le mien est le plus galant chevalier qui soit, avouait Hugueline, il a pour moi des paroles plus douces que le miel.

- le mien, assurait Guillemette, n'est qu'un pauvre écuyer mais en lui, se retrouvent Père et mère d'un gentilhomme, la grâce d'un jeune moine et tout le cœur d'un troubadour. »

Des lunes et des lunes passèrent ; tout de même un jour, là-bas, du côté du bourg de Monsieur Saint Andéol une nef apparut sur le Rhône dont la voile était marquée d'une immense croix. Quand elle fut assez proche, trois cris de joie jaillirent à la fois des trois poitrines : " *voici mon bien-aimé* " Or, sur la nef, il n'y avait qu'un seul damoiseau qui était le galant des trois jeunes filles à la fois. Ce diabolique garçon les avait toutes trois enjolées, se faisant passer auprès de chacune pour un homme différent. C'est alors que Notre Dame de Montchamp, ayant pitié des trois demoiselles, les pétrifia pour leur éviter une trop cuisante douleur.

Cette dernière histoire est parvenue jusqu'à nous grâce à Rodolphe Bringer, poète, journaliste, conteur (1869-1943).